

Études littéraires africaines

MIANO (Léonora), *L'Autre Langue des femmes*. Paris : Grasset, 2021, 256 p. – ISBN 978-2-246-82463-3

A. Stevellia Moussavou Nyama



Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106489ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106489ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moussavou Nyama, A. S. (2023). Review of [MIANO (Léonora), *L'Autre Langue des femmes*. Paris : Grasset, 2021, 256 p. – ISBN 978-2-246-82463-3]. *Études littéraires africaines*, (55), 219–220. <https://doi.org/10.7202/1106489ar>

MIANO (Léonora), *L'Autre Langue des femmes*. Paris : Grasset, 2021, 256 p. – ISBN 978-2-246-82463-3.

Dans sa longue introduction (42 pages sur les 256 que compte l'ouvrage), Léonora Miano s'en prend au féminisme en fustigeant sa prétention à se penser universel, ignorant ainsi les expériences historiques et culturelles propres à chaque groupe de femmes à travers le monde. Explorant l'histoire de l'Afrique subsaharienne précoloniale et coloniale, elle recense des femmes illustres, dont elle relate la destinée dans les deux parties qui composent l'essai.

La première regroupe les « femmes de pouvoirs » (p. 43), dont l'auteure dresse plusieurs portraits. On y découvre, entre autres, Tassi Hangbe, la « Rebelle réprouvée » qui créa les *Agoodji* : une armée composée de femmes, que les Européens rebaptisèrent les « Amazones ». Le récit de Miano concernant ces guerrières est très intéressant, car il est contraire à la version transmise officiellement. En effet, dans celle-ci, la paternité de cette armée est attribuée au roi Ghezo, ce qui tend à effacer la reine Tassi Hangbe de la mémoire collective (p. 90). Ensuite, l'essayiste évoque les souveraines dont les « Glorieux infanticides » sauvèrent leurs peuples. C'est le cas d'Abraha Pokou et de Moremi Ajasoro (p. 91). Le portrait intitulé « Assise royale » (p. 112) concerne la célèbre reine Njinga qui est dépouillée de tous les lauriers dont elle a toujours été couverte et qui est simplement présentée comme une femme sanguinaire et avide de pouvoir. Ainsi, Njinga, malgré son audace et son courage, ne saurait être une figure de référence au vu des crimes dont elle s'est rendue coupable. À sa place, Miano célèbre l'esclave inconnue que la reine abandonna aux Portugais après qu'elle lui eut offert son corps comme fauteuil. L'auteure poursuit avec la princesse Amina de Zaria, coupable de « sanglantes moissons » à travers la mise à mort de ses amants et les guerres d'annexion des territoires voisins (p. 141). Là aussi, le choix de la guerrière comme modèle est désapprouvé, car son histoire ne rend nullement compte d'un engagement à changer la condition des femmes. Ce n'est pas le cas d'Ebla Awad, dite Araweelo, reine de Somalie (p. 155), dont la prétendue « furie castratrice » ne visait qu'à protéger les femmes de sa communauté. Les portraits des reines viennent ainsi de presque toutes les régions du sud du Sahara.

Après les « femmes de pouvoir », place, dans une seconde partie, aux actions collectives de femmes durant la période coloniale. Ces « collectifs féminins » furent menés par des femmes ordinaires et auraient eu plus d'impact dans les sociétés subsahariennes que les reines (p. 185). Miano rappelle ainsi quelques épisodes comme celui des femmes de Nder dont l'héroïsme consista à se suicider collectivement pour échapper à la servitude, celui des femmes d'Aba au Nigéria qui se révoltèrent contre l'administration coloniale britannique (p. 190), ou encore celui des « Redoutables Nanas », commerçantes togolaises qui s'opposèrent aux autorités coloniales françaises (p. 207). En ce qui concerne les pratiques supposé-

ment fédératrices pour les femmes, Miano fait la part belle au « culte clitoridien », une pratique ancienne qui aurait existé au sein du groupe fang-béti, connu sous le nom du « mevungu » (p. 215). La conclusion de l'ouvrage met en lumière des actions concrètes de femmes noires « en Afrique et par-delà les mers » (p. 225), qui méritent d'être célébrées en lieu et place de ces figures qui ont bénéficié « des pouvoirs symboliques et politiques issus de la colonisation / racialisation » (p. 229).

Qui est habitué aux textes de Miano sait que cette dernière a fait de la subversion sa marque de fabrique : cet essai ne constitue pas une exception. Ayant décidé de s'arrimer au discours occidental, les féministes ont eu tendance à ériger en modèles des femmes qui doivent leur réussite à leur mépris du féminin et à leur fascination pour les qualités dites masculines. Mais la vraie question ici consiste à savoir comment se construit la sororité entre les dominées et les dominantes. Suffit-il de pointer l'homme ou le patriarcat comme ennemi commun pour que naisse une sororité ? Que faire des dominations de classe entre les femmes ? À partir de quelles valeurs sont sélectionnées les figures que l'on choisit de brandir comme héroïques ? Ce livre rappelle que le féminisme, même avec un préfixe, ne saurait prendre en compte les expériences de toutes les femmes. Le propos s'adresse notamment aux féministes africaines, à qui Miano reproche de manquer d'ambition intellectuelle en se contentant « d'ethniciser » une notion conçue à partir de réalités qu'elles ne partagent pas. Elle les invite à s'émanciper d'une domination épistémologique qui génère une certaine paresse intellectuelle et donne lieu à une auto-colonisation (p. 46). Cette paresse se traduit notamment, selon elle, par un choix erroné des figures d'identification. Il s'agirait de puiser dans les expériences endogènes une réflexion pouvant orienter la lutte.

Notons que bon nombre de ces remarques ne sont pas nouvelles. D'autres les avaient formulées avant Miano, et leurs travaux sont d'ailleurs cités. L'originalité de l'essai réside dès lors avant tout dans la déconstruction d'héroïnes africaines qui ont longtemps été mises au Panthéon par les féministes africaines et africaines-américaines. Miano s'amuse aussi à réinterpréter les actions des héroïnes, risquant parfois de désacraliser des figures légendaires. Elle veut faire entendre une autre manière de se définir et d'orienter le combat contre l'oppression des femmes. La citation de sa mère, mise en exergue : « La femme est le sexe fort. La femme est le sommet de la création », exprime la puissance du féminin. C'est à la conscience de cette puissance que Miano invite les Africaines, inscrites dans une posture victimaire qui tend à les annihiler. *L'Autre Langue* dérange : elle n'est pas spécialement agréable à entendre tant les vérités qu'elle énonce bousculent des certitudes. Mais sa lecture sera utile à quiconque se dit sensible à la lutte contre les oppressions des femmes.

A. Stevellia MOUSSAVOU NYAMA